

*Le Tigre
Machette
5 Mars 45*

THEATRE DES MATHURINS

André GIDE

“Le Treizième Arbre”

Le Treizième arbre de Gide nous rappelle l'admirable spectacle du Rideau de Paris en 1939, où il figura comme lever de rideau à la présentation des Noces de Sang de Federico Garcia Lorca, qui déroutèrent tant un public de routine à qui le snobisme a enfin heureusement révélé le grand poète espagnol.

C'est, à vrai dire, un spectacle rénové que nous donne le théâtre des Mathurins. A côté de la Provinciale de Tourgueniev, Herrand et Marechal nous imposaient jusqu'ici un malheureux effort d'adaptation des Noces du Rétameur de Synge, farce irlandaise d'une haute saveur, paraît-il. Malheureusement, aucune des plaisanteries de langue du texte irlandais ne pouvait passer dans le texte français, et nous nous trouvions en présence d'une lamentable pochade où des rétameurs ambulants échangeaient des bourrades d'ivrognes et m... liaient un curé de campagne. Cela ne faisait rire personne, et, n'eût été la qualité des interprètes, nous nous serions crus dans un de ces malheureux patronages qui, sous couleur de théâtre chrétien, et dans la méconnaissance du théâtre espagnol, s'adressent à de pitoyables farces médiévales.

Très sagement, les Mathurins ont reconnu leur erreur.

Le Treizième arbre est, certes, une œuvre mineure de Gide et un divertissement. Il l'intitule lui-même une « plaisanterie ». Neuf personnages de la bonne société sont réunis dans un château auprès d'une bonne comtesse. Le curé, affolé, vient faire son petit rapport: imaginez-vous que, dans la belle allée du père de Mme la comtesse, un mauvais plaisant a dessiné dans l'écorce d'un arbre un objet... enfin, un de ces objets dont on ne parle pas et que l'on voit dessinés plus habituellement sur les murs de certains lieux. Il faut faire une enquête. Les suspects, ce sont un docteur, un vicomte, un philologue et son neveu. Ce petit roman policier quel que peu scabreux est habilement mené. Jusqu'au moment où, aidée des lumières de la science médicale et psychiatrique, la comtesse découvre... la vraie coupable. Eh! oui, la psychanalyse révèle qu'il y a des choses que l'on peut faire inconsciemment et mû par des desirs cachés.

Est-ce une satire? Tout ju te un prétexte à caricatures. Les personnages sont savoureux précisément en

tant qu'ils sont conventionnels. Ce sont des silhouettes outrées et typiques. Gide a bien compris que les personnages de la farce, comme ceux de la comédie italienne, ne tirent leur valeur que de leur simplicité. Il faut qu'ils soient aisément reconnais... qu'ils possèdent bien les traits que l'on s'attend à trouver chez eux. Bref qu'ils nous emmènent au pays des marionnettes.

Tout cela est excellent, l'on ne pourrait que souhaiter de voir se développer un théâtre comique fondé

par

R. M. Albérés

sur des personnages traditionnels: le curé, le médecin, l'instituteur. Nous manquons terriblement d'une tradition comique.

Le difficile serait de trouver Gide là dedans. Il est évident que la farce est une plaisanterie sur le snobisme de la psychanalyse; mais nous sommes loin de l'auteur de Paludes et de la Porte étroite, et très loin aussi de celui de Saül et de l'Enfant prodige. Pourtant on sent dans cette esquisse l'homme de métier. Gide n'est pas seulement le moraliste et le poète de son œuvre majeure, il est aussi un clerc et parfois un dilettante. De cette fin du XIX^e siècle où il est né, il a gardé un goût de l'exercice littéraire: une soif de jouer pour jouer, un talent de caricature et de comédie facile qui rappellent son ami Oscar Wilde. Les fantoches du Treizième arbre sont conventionnels, crasseux, enracinés dans leurs habitudes et leurs préjugés, comme les Amédée et les Arnica Fleurissoire des Caves du Vatican. Gide le « subtil » les traite en « crasseux » avec la prestesse d'un Lafcadio. C'est en somme une « plaisanterie » de l'époque de Jarry que nous avons là, sur un thème d'entre-deux-guerres, et la farce de Gide synthétise tout ce que, malgré leur terrible sérieux, les écrivains de la première N. R. F. surent trouver de comique.

Il n'en reste pas moins que Gide aurait pu se livrer à une « plaisanterie » à la seconde puissance: faire jouer sa pièce sans révéler son nom. On aurait vu, hélas! ou serait allé se perdre la critique!

5 Mars 45